

INSTITUTION LIBRE DE COMBRÉE

N° 00263

Het Joodse volk spreekt tot de volkeren van de wereld: Het treffe U niet, wat mij heeft getroffen, het gebeurt u niet, wat mij is gebeurd.

Uit de „Midrasch”.



REPRÉSENTATION EXCEPTIONNELLE DE L'ADAPTATION THÉÂTRALE DU **JOURNAL D'ANNE FRANK**

Pièce de *FRANCES GOODRICH* et *ALBERT HACKETT*

Adaptation de *GEORGES NEVEUX*

SOUS L'EGIDE DE
L'ASSOCIATION DES PARENTS
DE L'INSTITUTION LIBRE DE COMBREE
L'ATELIER THEATRAL de COMBREE

présente



CLAUDE ROY

LE VRAI MISTÈRE DE LA PETITE ANNE FRANK

Si la pièce de théâtre nommée *le Journal de Anne Frank*, c'était seulement ce qui est joué sur les scènes d'Amérique, d'Allemagne, de France, du Japon, d'Angleterre, d'Italie, je ne sais pas ce qu'en penseraient les spectateurs, les centaines de milliers de spectateurs qui vont voir des acteurs *re-présenter* ce qui se passait entre quelques personnes cachées, traquées dans un grenier d'Amsterdam entre 1942 et 1944.

Si les spectateurs ne voyaient que ce qu'ils voient, autant dire qu'ils verraient à peine. Ils verraient des gens qui se chamaillent et se heurtent, une petite fille bavarde et sensible, des hommes courageux ou qui flanchent, les mots de tous les jours, les gestes de chaque jour. Ils verraient ce qu'on voit tous les jours, et qu'on ne regarde même plus. *Le Journal de Anne Frank* c'est, au premier regard, une *tranche de vie*. On nomme, en art, tranches de vie ces images de la vie qui (précisément) ne tranchent pas.

Si juste que soit le dialogue de cette pièce qu'inspira *le Journal* de la petite morte du camp de Belsen (et celui de la version française de Georges Neveux est d'une miraculeuse, d'une simple justesse), si nous n'entendions que ce dialogue, si nous ne voyions que ces gens dans leur grenier, si nous n'étions témoins que de leurs gestes quotidiens, de leurs rires et de leurs querelles, de leurs joies et de leurs rêves, *le Journal de Anne Frank*, ce serait une très bonne pièce de théâtre. Seulement cela.

Mais nous savons bien que c'est d'autre chose qu'il s'agit. *Le Journal de Anne Frank* est une pièce à quatre dimensions. Il s'agit non seulement d'une re-présentation, au sens premier du mot — on présente à nouveau devant nous une histoire réelle, qui est arrivée — mais d'une re-présentation qui se prolonge dans toute l'étendue de l'histoire.

Le Journal de Anne Frank, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé dans ce grenier hollandais entre le mois de juin 1942 et le 4 août 1944, mais ce qui s'est passé dans toute l'Europe pendant des années. Anne Frank, ce n'est pas seulement cette petite fille insupportable et charmante, fantasque et grave, tendre et malicieuse, dont nous connaissons les rêves et les rires, les jeux et la mélancolie, mais ce sont des centaines de milliers de petites filles et d'enfants dont nous ne saurons jamais rien, sinon qu'ils sont morts, qu'on les a brûlés, et le nombre des morts du peuple invisible auquel ils appartenaient. En « chiffres ronds », huit millions de juifs victimes du nazisme.

Le Journal de Anne Frank, c'est beaucoup plus que *le Journal de Anne Frank*.

★

Il y avait les suppliciés et les emprisonnés, les déportés et les brûlés du four crématoire.

Et puis il y avait les comptables de la mort, les organisateurs rationnels du massacre. Ils avaient des bureaux bien éclairés, des machines à écrire et des dactylos, des conférences de production (la production des cadavres), des conseils d'administration (l'administration de la souffrance).

Le 11 juillet 1942, l'Office central pour l'Economie et l'Administration SS adressait aux commandants de camps de concentration la note de service DI/AZ 14 d 3 - ot/U. Cette note stipulait : « L'Office central pour la sécurité du Reich communique que les camps de concentration ont envoyé des colis de vêtements dont certains contenaient des effets souillés de sang et troués de balles. Comme il est prévu que l'Office central pour la Sécurité du Reich réglera d'ici peu, par décret, la question de l'utilisation globale des effets des détenus décédés, il convient jusqu'à nouvel ordre de refuser catégoriquement à la poste tous les effets d'habillement des détenus décédés. »

Tandis que le courrier officiel acheminait vers leurs destinataires les copies de cette note de service, une petite fille juive cachée dans un grenier d'Amsterdam écrivait, elle, sur son journal : « Malgré tout, je continue à croire à la bonté innée de l'homme. Il m'est absolument impossible de tout construire sur une base de mort, de misère et de confusion. »

Le jour même où Anne Frank écrivit ces lignes, une note de service du chef de la division II du ministère de la Guerre allemand rappelait sèchement que les traitements spéciaux (exécutions) « sont essentiellement du ressort de la division II A, à l'exception des cas de traitements spéciaux à appliquer aux ecclésiastiques, aux théologues et aux membres des sociétés bibliques, qui sont du ressort de la division II B. » Une autre note de service simplifiait « la procédure employée lors du signalement des décès survenus dans les camps de concentration », qui entraîna jusqu'à l'établissement de huit exemplaires. « Un seul formulaire suffit pourtant ». De la méthode avant toute chose.

Quinze ans après, l'Histoire elle-même est devenue une comptable. Elle dit sèchement que plus de huit millions de juifs ont péri.

Huit millions, c'est un 8 et 6 zéro.

Anne Frank, c'est une petite fille. Une petite fille vivante, et qui va devenir un des chiffres de ce nombre interminable, lugubre et abstrait. Mais elle revit, dans le mystère du théâtre, pour nous rappeler que ces huit millions de morts furent des vivants. Comme Anne, comme M. et M^{me} Van Daan, comme Margot et M. Dussel. Comme vous, et moi.

★

Le 15 octobre 1942, à Nice, à neuf heures du matin, j'ai vu devant l'hôtel Imperator un monsieur en gabardine beige qui tenait par la main un petit garçon d'environ huit ans.

La marchande de journaux m'a expliqué qu'on venait d'emmener en camion les parents du petit garçon, israéliens, et qu'on allait l'emmener à son tour au centre de triage des juifs.

Il avait de très beaux yeux un peu angoissés, mais il ne pleurait pas.

Le 18 avril 1944, à sept heures du matin, je suis arrivé en jeep au camp de concentration de Bergen-Belsen, en Hanovre.

Il y avait des barbelés, des kiosques et au coin des allées on avait fait des tas de cadavres extraordinairement maigres, tellement desséchés qu'ils ne pourrissaient que très lentement, et on les avait rangés comme des bûches, huit en long, et huit autres en large. Il y avait un soldat anglais avec une mitrailleuse qui surveillait une corvée de SS qui traînaient des cadavres en rayé bleu, par les pieds, dans la cendre sale de l'allée, et ils empilaient les cadavres, leurs têtes traînaient dans le sable et la terre sèche. Dans les baraques, il y avait des mourants, et le bureau du chef de camp, le commandant SS Joseph Kramer, était très propre et coquet, avec le portrait d'Hitler et celui de Himmler, et deux machines à écrire.

Au quartier des enfants, il y avait cinq cents gosses, pieds nus, dans des bourgerons à raies bleues trop grands pour eux, le crâne rasé. Ils avaient été plus de deux mille à la fois, mais beaucoup étaient morts. Au coin de leur division, il y avait encore le cadavre recroquevillé d'un Polonais, qui tenait dans ses doigts une pomme de terre, et un petit garçon polonais de neuf ans m'expliqua qu'un SS avait abattu ce déporté parce qu'il avait volé une pomme de terre pour la donner aux petits.

Le mort était tombé à côté d'un tas de bourgerons et de costumes rayés qu'on avait commencé à incendier et qui empestait. J'avais marché vers lui, et il était tellement maigre que j'avais cru d'abord qu'il n'y avait par terre qu'un vêtement jeté.

Anne Frank est morte en mars 1945 au camp de Bergen-Belsen.

★

On ne voit rien de tout cela dans l'adaptation scénique du *Journal de Anne Frank*, comme on n'en lisait rien dans le journal de la petite écolière. Mais c'est cet arrière-plan qui donne aux paroles de l'enfant leur caractère miraculeux.

Il y a un mystère de cette représentation. C'est peut-être que *le Journal de Anne Frank* est ce que les hommes du Moyen Age nommaient « un vrai mystère », signifiant par là que ce que les acteurs représentaient était vrai, et qu'il fallait en méditer la signification douloureuse, le sens caché, le mystère en pleine lumière.

C. L.

LE JOURNAL
d'ANNE FRANK

*Pièce en deux parties de François Goodrich
et Albert Hackett
Adaptation française de Georges NEVEUX.*

DISTRIBUTION par ordre d'entrée en scène :

Monsieur FRANK	Sébastien POISSON
MIEP	Stéphanie PRIOU
Madame VAN DAAN	Maud LEFORESTIER
Monsieur VAN DAAN	Christian BARE
Peter VAN DAAN	Fabrice NAVARRO
Margot FRANK	Florence ROUILLERE
Madame FRANK	Véronique GAUTIER
Monsieur KRALER	Arnaud CARPENTIER
Anne FRANK	Sonia TOUTAIN
Monsieur DUSSEL	Alexandre LERAY

avec la participation "éventuelle" du chat "Nuba des Veuquets".

Mise en scène de Michel LEROY

*Décor construit au collège sous la direction de
Michel CALLY, assisté de Marcel DIARD et de Christian PERRIN*

Ambiance sonore réalisée par Joël LE MOIGNE

Ingénieurs du son :

Aymeric DESCOQS

Donatien AYMER de la CHEVALERIE

Direction des Lumières :

Nicolas DUBOIS

François ALBERT

REMERCIEMENTS

Ce spectacle n'aurait jamais pu voir le jour sans le concours bénévole et efficace de :

- Mmes ABLINE et ROUGER qui ont fourni la plupart des très nombreux accessoires de la pièce.
- MM. Michel CALLY, Marcel DIARD, Christian PERRIN, Yves RIVEREAU qui se sont dépensés sans compter pour réaliser le décor.
- Mme GENDRY, responsable du CDI qui, entre autres documents, nous a retrouvé une authentique étoile jaune.
- M. René GAUTIER, maître d'oeuvre, auteur des plans du décor.
- M. Jean-Marie GABORIAU qui a mis à notre disposition les projecteurs et le jeu d'orgue des "Baladins de la Verzée".
- Mme Louis PIDHORIZ, professeur d'Hébreu à Angers, et M. l'abbé Ecole qui ont permis aux comédiens d'entonner le véritable chant de Chanuka.
- M. Yves JOUSSELIN qui a prêté le matériel pour dresser l'estrade dans le chœur de la chapelle.
- L'Association des parents des écoles primaires de Combrée qui a prêté le plancher de l'estrade.
- Monsieur LEPEINTRE, président de l'APEL du collège et la société LARIVIERE qui a fourni le bois du décor aux meilleures conditions.
- M. DESPRETZ, gérant de la SHR, qui a permis à tout l'A.T.C. de travailler pendant deux week-ends en leur assurant "la cantine" au meilleur prix.
- Mme MANOUVRIER qui n'a pas hésité à prêter un précieux manteau de fourrure pour satisfaire à la coquetterie de Madame Van Daan.
- Monsieur Robert GAUTIER, membre du Directoire de la Caisse d'Epargne d'Angers dont le parrainage nous vaut les affiches et les programmes du spectacle imprimés par Eric Lefrancq à Candé.
- Merci enfin à mes collègues enseignants, MM. GENDRY et LE MOIGNE, d'avoir soutenu les efforts de l'atelier théâtre montrant par là que l'A.T.C. a désormais toute sa place au sein de la communauté combréenne.

M.L.

ten realiseren zich dan weder niet, in hoeverre
gake omvang de problemen op ons toe komen
thorsten, de problemen die we overal om ons
zich in nog veel te jong zijn, maar die zich
2 toch kolong ^{aan} ^{ons} opdringen totdat we
na heel lange tijd een oplossing gevonden
mensen te hebben, een oplossing meestal
die niet bestand blijft, tegen de wapens die
hem meer te niet doen. Het is het onweerslijke
in deze tijd; idealen, dromen, mooie bevelen-
dingen komen nog niet op of te worden
aan de gruwelijke werkelijkheid getroffen en
zo totaal vernietigd. Het is een groot wonder
dat ik niet al mijn bevelen op het
gevoel, want de tijden abnormaal en on-
herbaar. Veel houd ik te vast, ondanks allen
omdat ik nog steeds aan de innerlijke goed-
heid van de mensen geloof.

Het is me ten ene male onmogelijk allen
op te bouwen op de basis van dood, allen de en
verruiging, ik zie de wereld op haar ^{aan} ^{lang}
naam steeds meer in een meesterlijk kenschapen
gaat, ik haan de aanrollende donder steeds
harder die ook om het doden, ik heb het

442



Caisse d'Epargne Ecureuil

L'Ami Financier